

Sur la route des damnés de la terre

CINÉMA Des flots agités de la Méditerranée à la Suisse repliée sur son opulence, Markus Imhoof va à la rencontre des migrants dans «Eldorado». Un film poignant qui mêle tragédies collective et intime

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Une palpitation de la mer au soleil couchant, un miroitement doré... Ce mirage fait penser à la fièvre de l'or qui lançait les conquistadores vers d'hypothétiques cités tropicales. Or ce reflet métallique, jaune, c'est un gros plan sur une couverture isothermique. Ivres d'un rêve de sécurité physique et matérielle, les désespérés qui se risquent à traverser la Méditerranée en quête de l'Eldorado européen n'ont gagné que cette cape d'infortune... Le plan d'ouverture d'*Eldorado* porte la marque d'un grand cinéaste, humaniste et plasticien: Markus Imhoof.

L'immigration, premier sujet d'inspiration du cinéma documentaire contemporain, est une réalité qui hante Markus Imhoof depuis longtemps. En 1981, il réalisait *La Barque est pleine* (*Das Boot ist voll*) qui aborde le sujet brûlant de la politique suisse à l'égard des réfugiés juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, il remarque avec tristesse que la situation n'a guère évolué. Les personnes persécutées ne sont toujours pas les bienvenues: «Toutes les votations en Europe, et même en Amérique, se jouent sur le dos des réfugiés. On ne parle que des chiffres, pas d'êtres humains.»

Barque pleine

Alors, à 77 ans, le cinéaste a repris les armes. Par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Suisse à Athènes, il rencontre un responsable de Frontex au Pirée. Il est autorisé à embarquer sur un bateau de l'Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures. Cette expérience violente l'ébranle. A Samos, une île à 1500 m de la Turquie, par une nuit venteuse, un bateau de réfugiés sombre et 23 personnes se noient... «Je me sentais quasiment coupable», dit Markus Imhoof. Comme il parle l'italien mais pas le grec, il se tourne vers la marine italienne, et participe à l'avant-dernière opération de Mare Nostrum.

Il assiste à plusieurs sauvetages et aussi à un début d'émeute, qu'il n'a



Markus Imhoof a réussi à embarquer sur un bateau des gardes-côtes européens pour filmer leurs interventions et le sauvetage des migrants en Méditerranée. (FRENETIC)

pas eu le droit de filmer. «La barque était vraiment pleine. Comme il n'y avait plus de place à l'intérieur du bateau, il a fallu entasser des réfugiés sur le pont, battu par la tempête. L'injustice de la situation a soulevé la colère, 300 marins ont dû raisonner 1800 migrants...» Face à la détresse, à la peur de l'engloutissement, le devoir du cinéaste est de «faire voir ce qui se passe, sans étaler la misère». Pendant le tournage, «on doit essayer de ne pas tomber à l'eau. L'adrénaline joue son rôle. On ne doit pas gêner les sauveteurs dans leur travail.»

L'ombre de Giovanna

Ayant touché terre, Markus Imhoof poursuit la route qui mène d'Afrique à la Suisse, fait halte dans un camp d'internement, puis se risque dans un taudis où se terrent ceux à qui l'asile a été

refusé. Tombés aux mains de la mafia italienne, ces désespérés cueillent les tomates et envoient leur salaire de misère au pays, où leurs familles achètent des tomates en boîte... Ainsi marche la machine. La caméra n'est pas la bienvenue dans ces zones de non-droit. Le courage du cinéaste impressionne. Il minimise: c'est la curiosité qui le soutient, qui le pousse en avant, qui va l'emmener bientôt en Israël et en Palestine.

Dans l'opulente Suisse allemande, il dialogue avec Rahel, qui travaille dans un EMS. Elle est renvoyée dans son pays tandis qu'on met au point des robots de compagnie pour les personnes âgées. «Quand je serai vieux, j'aimerais mieux être soigné par Rahel que par un robot», observe Markus Imhoof.

Contrairement au récent *Human Flow*, d'Ai Weiwei, qui pratique

une forme de tourisme migratoire, courant les points chauds de la planète où saignent les frontières, *Eldorado* creuse un sillon empreint de dignité et intègre une dimension personnelle qui achève de le rendre bouleversant. Dans les années 1940, la famille Imhoof a accueilli à deux reprises une petite Italienne, Giovanna. Auprès d'elle, le petit Markus a compris la différence entre le Moi et l'autre. Elle est décédée après être rentrée à Milan.

Lors de la préparation du film, Markus Imhoof a mentionné Giovanna et n'a pu retenir ses larmes. «Les producteurs et les gens de l'équipe étaient stupéfaits: le réalisateur pleure! Ils m'ont dit: «Ose raconter cette histoire qui est la base de tout.» Giovanna traverse le film comme un ange, un fantôme, une muse. Le réalisateur l'invoque à travers les trois photos qu'il a d'elle,

des lettres, les magnifiques dessins qu'il faisait enfant et une poupée que Giovanna lui a léguée. «Elle est ma Béatrice de Dante qui m'appelle par-delà l'enfer», sourit-il. Le film est comme une course de relais, qui commence avec Giovanna, se poursuit sur un bateau, dans un camp de réfugiés... «Ce n'est pas le même personnage, mais la même histoire.»

Vérité des gens

Avec *Das Boot ist voll*, *Der Berg* ou *Flammen in Paradies*, Markus Imhoof a signé de magnifiques fictions. A l'école de cinéma, il détestait l'idée du documentaire. Après avoir fait trois jours de prison militaire, il a toutefois décidé de souscrire au genre pour répondre à la question «L'enfermement rend-il meilleur?» Le visage des prisonniers ayant été flouté, mais

pas celui des gardiens, le film est interdit. Lui tire fierté d'une note sur sa fiche des services secrets helvétiques: «Sartre, Jean-Paul, citoyen français, s'intéresse au film de Markus Imhoof.» Il rit: «Ça prouvait que j'étais dangereux...»

Aujourd'hui, il apprécie autant la fiction que le documentaire. «J'aime les acteurs. C'est presque une forme d'érotisme de voir quelqu'un devenir ce qu'on a écrit.» Il souligne l'importance d'avoir un point de vue documentaire dans la fiction. Après avoir passé presque cinq ans à peiner sur un scénario, il a tourné *More Than Honey*, ce documentaire capital sur la disparition des abeilles. «Les abeilles sont venues, j'ai été sauvé par la réalité. Faire *Eldorado* sous forme de fiction me semblait obscène. Je suis tellement touché par la vérité de ces gens...» ■

À VOIR

★★★ *Eldorado*
de Markus Imhoof
(Suisse,
Allemagne, 2018),
1h32

«La servante écarlate», un retour tout en noir

SÉRIE TV La célèbre saga dystopique est de retour pour une saison 2 qui choisit de dévoiler les rouages d'un glissement vers le totalitarisme religieux. Prenant et pétrifiant

C'est sans conteste la série qui a marqué l'année 2017. Parce qu'elle a raflé huit Emmy Awards en septembre dernier, mais surtout parce qu'elle a estomaqué les téléspectateurs, leur laissant dans la bouche un goût doux-amer dont il est difficile de se défaire.

La servante écarlate, adaptation du roman éponyme de l'auteure canadienne Margaret Atwood, est un vrai coup de poing télévisuel. Sans ménagement, la série nous plongeait, au printemps dernier, dans une version dystopique des Etats-Unis qu'un régime totalitaire, basé sur le fondamentalisme religieux, a renversé.

Proclamé République de Gilead, le pays garantit désormais tous les pouvoirs aux hommes et réduit les femmes à la servitude. Celles-ci sont réparties en catégories, aux rôles et tenues clairement définis: les Epouses, en bleu, assistent leur mari; les Marthas, en gris, travaillent comme bonnes ou cuisinières; tandis que les Servantes, en cape rouge sang et cornette immaculée, sont destinées à concevoir et porter les enfants de l'élite.

Débarquée sur les écrans via la plateforme vidéo Hulu, la série fait rapidement grand bruit et le timing de sa sortie n'y est pas pour rien: l'Amérique gronde alors sous la tempête #MeToo, portant les questions de discrimination et d'agressions sexuelles sur le devant de la scène. A tel point que l'uniforme de la Servante sera régulièrement arboré lors de rassemblements anti-Trump.

Un vent de rébellion qui a aussi soufflé sur la saison 1 de la fiction TV. Dans le dernier épisode, June, Servante et personnage central de la série (interprétée par Elisabeth Moss), refuse l'ordre de lapider l'une de ses semblables. Enceinte d'une relation clandestine avec le chauffeur de ses maîtres, celle qui a été rebaptisée Offred est embarquée, à destination d'une punition certaine. Ou de son exécution.

Une fin qui correspond également à celle du roman d'Atwood, laissant à Bruce Miller, producteur de la série, le champ libre pour imaginer la suite. Dévoilés dès fin avril, les premiers épisodes de la saison 2, disponibles en Suisse sur la chaîne et l'app OCS via l'abonnement au bouquet Teleclub, sont encore plus noirs et glaçants que prévu.

Dans les Colonies, les femmes doivent déblayer des déchets radioactifs

Glissement vers l'horreur

A commencer par cette première scène, insoutenable, qui voit les Servantes récalcitrantes emmenées à l'échafaud dans un stade de baseball envahi par la végétation, gémissant sous les masques qui leur mangent le visage. Le ton est donné: Gilead punira tout acte de résistance, en particulier collectif, par la terreur et l'humiliation.

Dans sa condition de femme enceinte, June est protégée par le système, mais l'idée de donner la vie dans cette prison d'injustice, vie qu'elle devra fatalement abandonner, l'horrifie. Prête à tout pour accéder à la liberté que représente le Canada voisin, June touchera

ce rêve du bout des doigts. Mais la République est omnisciente et ses yeux sont partout, une impression angoissante que viennent renforcer des prises de vues plongeantes et les yeux écarquillés d'Elisabeth Moss, épatante en Servante éfarée et révoltée.

On découvre aussi les Colonies, ces camps de travaux forcés où les femmes déblaient des déchets radioactifs. Mais surtout, la saison 2 revient sur les étapes du glissement vers le totalitarisme. De l'interventionnisme du corps médical, qui réclame l'accord des conjoints pour toute demande de contraception, aux licenciements d'universitaires homosexuels en passant par le musellement de la presse: on comprend que ces abus, pernicieux, n'ont fait réagir personne, ou trop tard.

Un semblant de réponse à la question du «comment en est-on arrivé là?» qui résonne, parfois presque grossièrement, avec le monde réel. Et que June résume, fataliste: «On s'accommode tellement bien des murs. Ça ne prend même pas beaucoup de temps.» ■

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_Nb

PUBLICITÉ

L'Association des Courtiers en Assurances vous présente son rendez-vous annuel incontournable

gème
FORUM 2018
DES COURTIERES

le jeudi 17 mai 2018
au SwissTech Convention Center d'Ecublens

Cette année des conférences et des ateliers vous proposent de vous préparer aujourd'hui aux défis de demain !

· L'assurance maladie, en lien avec les initiatives cantonales vaudoises et genevoises ;
· Les drones

Inscription et programme sous www.forum-des-courtiers.ch

ACA
Association des Courtiers
en Assurances

Partenaire média

LE TEMPS